

## Animaux maltraités.

(Suite et fin.)

L'homme injuste pour ses animaux, cruel envers eux, sera-t-il juste, humain envers les semblables? Non.

Le conducteur compatissant, lui, aide son cheval, l'encourage de la voix, il pousse à la roue, il aide pour faire respirer le pauvre animal. Cet homme est compatissant; le passant augure bien de lui. Cet ami de son cheval sera bon dans sa famille, son bon cœur lui donnera des amis; et son serviteur, qui a reçu les soins de son maître, sera doux, patient, docile; sa santé, ménagée, assurera au possesseur un long et bon service. Tout est avantage pour l'homme compatissant! Tous et repoussent et craignent le méchant emporté jusqu'à la fureur par la colère.

Quelques fois l'on a vu l'animal, poussé à bout par la douleur, se venger cruellement. Ces jours derniers, un journal nous signalait qu'à Marseille, un conducteur qui assommait de coups un mulet, vit l'animal, se dressant sur ses pieds de derrière, écraser son injuste bourreau.

Le sentiment qui rapproche le plus la créature de Dieu, c'est la bonté, le désir d'accomplir un peu de bien. Protégeons les animaux, c'est un devoir! ayons pour eux de la pitié, nous donnerons un bon exemple à tous et nous satisferons à ce besoin d'humanité que Dieu mit au cœur de l'homme.

Vous le savez, lecteurs, une loi dont s'honore la France, punit de l'amende et même de l'emprisonnement le conducteur qui, inutilement et cruellement, maltraite les animaux. C'est qu'il est bien de protéger une créature de Dieu, c'est qu'il est prudent de ne pas donner à l'enfant, qui imite ce qu'il voit faire, le spectacle d'un emportement cruel.

En France, une société s'est formée qui s'est donné le mandat de protéger les animaux, de faire respecter la loi par tous les moyens en son pouvoir. Par des récompenses qu'elle distribue d'une main libérale, la Société protectrice des animaux encourage les hommes qui sont doux et bienveillants envers les bêtes; elle prime ceux qui consacrent leurs soins à trouver les moyens les plus doux pour l'attelage des animaux. Cette société poursuit de sa réprobation les actes barbares; elle demande à l'autorité de faire cesser ces spectacles où les animaux s'entredéchirent pour satisfaire une curiosité.

Londres, Vienne, Bruxelles, Hambourg, à l'imitation de ce qui se fait à Paris, ont aussi leurs Sociétés protectrices des animaux. Le gouvernement de l'empereur a déclaré d'utilité publique la Société qui a pris cette noble mission. Les noms les plus éminents de France se sont fait inscrire parmi les membres de cette société, et notre association agricole s'honore du titre de sociétaire. Au nom de l'empereur, trois médailles d'or ont été données par les mains de la société à ceux qui ont le mieux mérité.

Un des princes de l'Eglise, le cardinal Donnet, dont s'honore le clergé français, a

trouvé dans son cœur d'éloquentes paroles pour la protection des animaux.

Un sénateur dont nous avons admiré les recherches, dans un style entraînant nous a montré qu'il était d'un important intérêt de sauver de la destruction ces hôtes ailés, charmes de nos campagnes pour leur ramage, défenseurs de nos récoltes en dévorant les insectes destructeurs.

Notre société d'agriculture, dont la limite de ses modestes ressources, a promis des primes aux protecteurs des nids, des jeunes couvées d'oiseaux.

Rappellerai-je le respect des Egyptiens pour les ibis à l'égard d'un dieu tutélaire? Ils les embaumaient après leur mort.

Dans les ports, on respecte les goélands. En Hongrie, en Hollande, la cigogne est soignée; on regarde comme un heureux augure de posséder un nid de ces oiseaux voyageurs; malheur à l'imprudent qui abatrait un de ces oiseaux utiles!

C'est qu'ibis, goélands et cigognes dévorent les insectes, les reptiles, nettoient les rivages des animaux morts et en empêchent la putréfaction.

Protégeons les animaux qui nous sont utiles, n'allons point contre l'œuvre de la Providence! Et pourtant cette manie de la destruction aura bientôt fait disparaître de nos champs la fauvette, le rossignol, la mésange et tant d'autres petits oiseaux qui ne se nourrissent que d'insectes.

Le martinet sauve un jour trois mille deux cent graines de blé et onze cent cinquante grappes de raisin.

Le moineau vole un peu de grains, mais il détruit aussi les nids des chenilles, les chenilles elles-mêmes. Les recherches et les écrits de M. Victor Chatel ont réhabilité le moineau.

Ingrats, insensés, nous détruisons les animaux qui viennent protéger nos récoltes. Aussi les insectes se multiplient et vous n'entendez que des plaintes sur les dévastations des chenilles, des vers blancs, des hannetons, des pucerons qui dévorent les fruits, les plantes, et qui, privant jusqu'aux arbres de leurs feuilles, les font périr.

Les rats, les taupes soulèvent nos prés, absorbent les tubercules et les racines. J'entends vos plaintes, ô cultivateurs des champs, et, dans votre ignorance, vous détruisez avec plaisir les oiseaux nocturnes qui font une guerre acharnée aux mulots, et qui ne vivent, eux et leurs petits, que des débris de vos ennemis. Respectez donc la chouette, la dame, dont vous clouez les cadavres à la porte des écuries, si vous ne voulez pas que les rats ravagent vos champs, vos greniers et vos fruits.

Puisque je vous montre votre intérêt, laissez-moi vous dire que ce pauvre animal que l'homme mûr, comme l'enfant, écrase avec fureur s'il se montre dans vos jardins, ce crapaud terrestre que vous appelez un *bot*, ne vit que d'araignées, de limaçons, fléaux de nos légumes, de nos semis. Cet animal est laid, il est presque dégoûtant, mais il est éminemment utile; au lieu de le détruire, protégez-le. Les Anglais, observateurs, après avoir détruit ces crapauds, reconnaissant leur tort stupide, viennent acheter en France, à des prix assez élevés, ces pauvres

bots que poursuit une répulsion-inintelligente.

Et ces animaux qui, autrefois, pullulaient dans nos vignes, ces hérissons, ils sont détruits, on n'en trouve plus; et pourtant ils dévoreraient les limaçons, les insectes, les vers.

Avant de détruire, réfléchissez! L'homme, si riche dans ses inventions, surtout alors qu'il faut détruire, est impuissant souvent pour se protéger et se défendre! Qu'obtiendront vos canons rayés en face des pucerons, des chenilles, des vers blancs, des mulots? Reconnaissez votre impuissance. Vos défenseurs ce sont les oiseaux, qui dévorent les insectes par milliers.

La pitié envers les animaux ne doit pas se borner à ne pas les torturer par de mauvais traitements, il faut encore les soigner, veiller à leur bien-être.

Les écuries doivent être aérées, proprement tenues. Comment l'animal peut-il prospérer, jouir d'une bonne santé, s'il ne peut librement respirer? Pourquoi ces plafonds si bas, cet espace si étroit, ce fumier qui reste sous les pieds, ce purin qui croupit dans l'étable, au lieu de se répandre au dehors, dans une fosse qui cicérera le fumier indispensable à nos récoltes? Là où vous ne respirez pas à l'aise, êtes-vous bien? vous êtes étouffé; l'appétit ne vient pas quand vous respirez des odeurs nauséabondes qui empestent et vous et vos alliments. Eh bien, l'animal est comme nous, il a besoin d'un air sain et non vicié par le défaut de ventilation, par des exhalaisons empestées. Si vous construisez, donnez un peu plus d'espace. Si vous avez une étable trop étroite, n'accumulez pas trop vos animaux; que le plancher, percé dans le haut, reçoive une espèce de cheminée faite avec quatre planches jointes ensemble, et qui, s'élevant un peu au-dessus du toit, permettra à l'air extérieur de pénétrer, et aux émanations malsaines de sortir.

L'hiver, les animaux ne travaillent pas, et le cultivateur peu disé, souvent aussi celui qui est riche, nourrit mal ses bestiaux, ou économise le foin, ou supprime l'avoine. Il semble que ce n'est qu'à regret que l'on donne un peu de paille, juste ce qu'il faut pour empêcher à l'animal de mourir de faim. Triste économie, vous diront tous ceux qui se sont occupés de bestiaux! Mauvaise entente de vos intérêts! L'animal mal nourri dépérit; au sortir de l'hiver, presque dépourvu de son poil, sans force, il ne pourra accomplir de bons labours, il fera moins d'ouvrage, et cette privation d'une nourriture nécessaire le disposera à la maladie et hâtera sa mort, sa mort une perte pour vous, cultivateurs! L'animal convenablement traité vivra une moitié de plus que l'animal mal nourri, mal soigné. . . . Cela est incontestable, souvenez-vous-en!

L'animal dont la litière sera insuffisante sera mal couché; renouvelez la litière.

L'animal mal nourri donnera un pauvre fumier, vous devriez savoir cela. Pour avoir un engrais puissant, que la nourriture soit bonne.

Ces conseils, que dans mon désir d'être utile j'ai réunis, j'ai répétés après les